

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE BI-MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

TRENTIÈME ANNÉE

N° 12. — 15 JUIN 1887

PARIS

BUREAUX : 5, RUE DES PETITS-CHAMPS

Réserve de tous droits.

TABLE DES MATIÈRES DU N° 12

	PAGES
Réalité de la personnalité divine.....	361
L'écriture automatique et la science.....	366
Jets de pierres par les esprits.....	374
Les grands enfants.....	376
La pluralité des existences (poésie).....	378
Simon le magicien	379
Ma conversion au spiritisme.....	380
Les pensées de Carita.....	383
Un écueil à éviter (communication).....	383
Histoire nationale des Gaulois, par MM. Ernest Bosc et L. Bonnemère.....	384
Les forces non définies, par M. A. de Rochas.....	388
Nécrologie.....	392

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à l'administrateur de la Société, P.-G. Leymarie, rue des Petits-Champs, 5.

Les vendredis de chaque semaine *séances spirites*, par la Société scientifique du spiritisme, 5, rue des Petits-Champs, de 8 h. 1/2 à 11 h. du soir.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La *Revue Spirite* paraît du 1^{er} au 5 et du 15 au 20 de chaque mois, par cahiers de 2 feuilles grand in-8, soit 32 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier. Chaque numéro séparé : 0,60 cent.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste, à l'ordre de M. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 28 premières années, 1858 à 1885, prises séparément, 5 fr. 60 cent. le volume, port payé. La collection complète, 29 volumes, 160 francs, port payé. — 29^e année, 1886, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 5 fr. 50 par volume.*

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30^e ANNÉE

N^o 12

15 JUIN 1887.

AVIS. — L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

RÉALITÉ DE LA PERSONNALITÉ DIVINE.

Le dernier n^o de la *Revue Spirite* (15 mai 1887) contient deux articles fort différents et de nature à troubler, par leur absolue divergence, l'esprit de ses lecteurs. Dans le premier, on professe la personnalité de Dieu, en s'appuyant très justement sur l'autorité d'Allan Kardec ; dans le second, on la combat. Il est vrai qu'on ne la combat point sur le dos d'Allan Kardec, mais sur le mien. Ce qui m'est un grand honneur. Car je considère Allan Kardec comme l'esprit le plus droit et le plus sincère, et je l'honore comme l'un des grands bienfaiteurs de l'humanité, non pas seulement pour avoir été le législateur du spiritisme, mais pour avoir enseigné au Peuple et mis à la portée de tout le monde, ignorants ou savants, la philosophie du bon sens et de la raison.

D'accord sur tous les points essentiels avec l'auteur de la *Genèse selon le Spiritisme* (qui est le dernier de ses ouvrages et le plus personnel, car il y fait peu parler les esprits,) je regrettais de différer avec lui sur la question de Dieu, qu'il a du reste négligé d'approfondir, je me rappelais certains passages de ses écrits, où il semblait parler de Dieu comme en parlent les miraculistes et les Déistes mécanistes, qui en font un *être particulier*, extérieur au monde et séparé, depuis la création, de son ouvrage, comme l'ouvrier l'est de l'œuvre sortie de ses mains. Il se trouve bien en effet, même dans sa *Genèse*, une comparaison de ce genre. Il y est encore question de « l'horloge et de l'horloger », dont Voltaire a tant abusé pour prouver la nécessité d'une cause première intelligente. La cause intelligente existe, mais le monde, quoique marquant fort bien les heures, n'est pas une horloge et Dieu est bien autre chose qu'un horloger. Ces sortes de comparaisons, quoique justes au fond, sont dangereuses, parce que les gens les prennent à la lettre, en conservent l'image dans leur pensée et s'habituent à se représenter Dieu sous la forme d'un homme qui a fabriqué ou pétri le monde de ses mains, et à ne voir dans le monde qu'une machine inerte et sans âme. Déjà la Bible des Juifs ne nous avait que trop laissé dans l'esprit,

avec ses fables de la *Genèse* et ses traditions enfantines, cette grossière impression de la divinité. Ce sont les mythes religieux incompris et les fausses notions anthropoformiques qui, après avoir suscité, durant les siècles de foi, tant de superstitieux et de fanatiques, font aujourd'hui tant d'athées et de matérialistes !

Combien Allan Kardec est mieux inspiré, lorsqu'il se borne à poser cet axiome irréfutable : « *tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente !* »

C'est là le roc. Il faut s'y tenir. Ce principe, évident par lui-même, s'applique aux œuvres de Dieu comme aux manifestations venues d'outre-tombe. On ne l'a jamais réfuté. On ne le réfutera jamais.

Jusqu'à ces derniers temps, j'avais pensé, jugeant sur l'apparence, que Allan Kardec acceptait le Dieu extérieur au monde et n'avait pas compris la nécessité d'un instrument de rapport entre le monde et Dieu. Je me trompais. Une lecture plus attentive de ses ouvrages m'a ouvert les yeux. Allan Kardec a formellement établi ce rapport nécessaire entre l'effet et sa cause, l'effet étant visible ou accessible à nos sens de quelque façon, la cause ne l'étant pas. Il y a été conduit logiquement par l'analogie, en appliquant à l'être universel et parfait la théorie du périsprit, qui lui a servi à expliquer le *comment* des phénomènes spirites, c'est-à-dire la façon dont s'exercent les relations sensibles des vivants avec les morts, ou plus exactement — car ceux qu'on appelle improprement les *morts* ne sont pas moins vivants que vous et moi — les rapports entre les êtres revêtus de leur corps terrestres et ceux qui s'en sont dépouillés, et qu'on appelle des *Esprits*. On peut lire à cet égard tout le chapitre II de la *Genèse selon le spiritisme*, mais déjà dans son livre des *Médiums*, Allan Kardec s'en était expliqué très catégoriquement, d'abord dans son vocabulaire spirite au mot *Périsprit*, ensuite au chapitre IV de la seconde partie. J'en citerai seulement ce passage où l'auteur, après quelques explications préliminaires, écrit ceci : « Ces explications sont claires, catégoriques et sans ambiguïté. Il en ressort ce point capital que le fluide universel, dans lequel réside le principe de la vie, est l'agent principal de ces manifestations, et que *cet agent reçoit son impulsion de l'Esprit*, que celui-ci soit incarné ou errant (désincarné). Ce fluide condensé constitue le Périsprit ou enveloppe semi-matérielle de l'Esprit. Dans l'état d'incarnation, le périsprit est uni à la matière du corps ; dans l'état d'erraticité, il est libre. » Et quelques lignes plus haut (page 171 de l'édition de 1871) : « Le fluide universel est le même dans tous les globes, mais plus ou moins éthéré, plus ou moins matériel, selon la nature des globes. Liaison de l'esprit à la matière, c'est lui qui donne la vie aux êtres organiques. Il est la source de la vie et ce qu'on appelle le *principe vital*. » Mais lorsqu'il est demandé « si ce fluide universel, source de la vie, est en même temps la source

de l'intelligence ? — Non, est-il répondu. Ce fluide n'anime que la matière.»

Ainsi, qu'on ne perde pas la chose de vue ! L'*Esprit* ici est bien distingué du *Périsprit*, soit que Allan Kardec fasse de celui-ci la forme même de l'âme, soit qu'il l'identifie avec le fluide universel ou principe vital, distinguant alors, comme nous le faisons nous-même, le principe vital de l'âme raisonnable, Moi conscient, ou Raison consciente, qu'il s'agisse de l'homme ou qu'il s'agisse de Dieu.

Nous pensons que si le mot *Périsprit*, inventé par Allan Kardec, est légitime pour désigner la forme psychique de l'être humain privé de son corps terrestre et passé à l'état d'*Esprit*, il est peu exact et inutile pour désigner le principe vital. Mais pour le moment, la question n'est point là, et il me suffit de constater que le père de la philosophie spirite n'admet pas le Dieu du miracle et du mécanisme moderne, qu'il rejette le Dieu extérieur au monde et affirme, avec toute la science antique et toutes les religions de l'antiquité, y compris le christianisme évangélique, l'âme universelle, circulant dans tous les êtres et dans le corps entier de l'Univers. Car au bout du compte, ce principe vital des spiritualistes modernes, ce fluide universel et *périsprital* d'Allan Kardec ne sont pas autre chose que ce que j'appelle, avec bien d'autres, l'*âme de l'Univers* qui, dans ma pensée, se confond avec la vie elle-même. Et en parlant ainsi, je suis d'accord avec la tradition religieuse du genre humain : ce qui est, à mes yeux, d'un grand intérêt social et une présomption favorable à la correction de ma thèse.

Les mots nous divisent plus que les choses. C'est pourquoi il faut avant tout, s'entendre sur les mots. Comment se comprendre, en effet, si l'on ne parle pas la même langue, ainsi qu'il arrive lorsqu'on donne aux mêmes mots des acceptions différentes et ne représentant pas une même idée, pour ceux qui en discutent de bonne foi ? A l'instar du mot *Dieu*, si mal compris de nos jours, le mot *âme* prête beaucoup au malentendu. Ce n'est pas une raison pour en changer. A part qu'il est respectable par son antiquité et son universalité, on en trouverait difficilement un meilleur, et d'ailleurs, quel qu'il fût, les hommes, dévoyés, comme ils le sont de nos jours, trouveraient bien le moyen de le gâter. Le mot *âme* ayant été pris dans des sens différents, il convient de le définir et de dire quelle est la signification qu'on prétend lui donner. Il en est des mots comme de toutes choses. Quand on ne s'entend plus, il faut revenir aux principes. Ici les principes sont les racines, les étymologies. Le mot *âme* qui nous vient de nos Pères les Aryas de La Sogdiane ne devrait pas signifier autre chose que leur mot *Atma*. Que signifie le mot *Atma* ? N'étant point sanscrittiste, je consulte le savant ouvrage d'Adolphe Pictet (1), dont l'autorité est incontestée et j'y trouve « que pres-

(1) *Les origines Indo-Européennes ou les Aryas primitifs* — 2 vol. grand in-8°. Paris, 1859.

que tous les noms qui servent à désigner l'âme dans les langues de la famille Aryenne rattachent la notion de l'âme à celle d'un souffle; mais quelques-uns prouvent que les anciens Aryas déjà ont fort bien distingué l'âme pensante et spirituelle de l'âme physiologique et vitale : distinction importante qui ne se présente guère ailleurs, car, ajoute Pictet, en note, les Hébreux, par exemple, ne l'ont point faite, ainsi *nephesh*, *nshâmâh*, *mach*, employés en hébreu dérivent tous de la notion de respirer... De même aussi de la racine sanscrite *an*, respirer, dérivent *ana*, souffle et *anila*, vent, mais *ana* désigne plus spécialement le souffle vital... Les langues congénères, qui ont perdu la plupart la racine verbale offrent plusieurs corrélatifs des dérivés, au matériel comme au spirituel. Ainsi en grec, *ἀνεμος*, souffle, vent; le latin *anima animans*, *animal*, peut-être aussi *inanis*, vain, vuide, c'est-à-dire sans souffle, sans vie, comme *inanimus*. »

Qu'on me pardonne cette facile érudition empruntée à un maître en linguistique. Je n'en abuserai pas et regarderai le fait comme suffisamment justifié. Il faut bien cependant que j'ajoute que le mot grec *pneuma* (de *πνέω*, je respire) et le latin *spiritus* (de *spirare*, respirer) ont exactement la même signification, et n'en ont pas moins servi à qualifier le *Saint-Esprit*, comme âme divine dans l'hypostase symbolique de la Trinité chrétienne. Quant au terme grec « psyché » (ψυχή) qui veut dire souffle, vie et papillon, c'est un trop charmant emblème de l'âme corporifiée pour qu'on puisse méconnaître sa double acception et sa double nature.

On semble proposer, dans la *Revue Spirite*, de remplacer le mot « âme » par le mot « *atma* ». Je n'en vois pas pour mon compte la nécessité. Si c'est dans une pensée de conciliation, rien n'est plus louable. Mais, ce n'est pas avec des mots que l'on concilie les esprits. Un mot nouveau ne fait le plus souvent que créer une secte nouvelle et augmenter la confusion. Elle n'est que trop grande à notre époque, où, à force de forger des mots et de s'en servir à tort et à travers, et sans, au préalable, en avoir déterminé le sens, nous en sommes arrivés à cette confusion du langage, si bien caractérisée dans le récit biblique par la *Tour de Babel*.

Notre mot *âme* n'étant pas autre chose que le mot *atma*, on ne dit rien de plus en employant ce dernier. De même qu'en se disant *atmiste*, pour dire qu'on croit à l'âme, on n'exprime pas d'autre idée que celle donnée par l'adjectif *animiste*. Seulement on parle sanscrit, au lieu de parler français : ce qui n'est pas précisément le moyen de s'entendre avec beaucoup de monde. Ils sont bien une douzaine en France qui connaissent cette grande et noble langue, la mère du grec, du latin, du français, de l'allemand, etc. Il est très regrettable qu'il en soit ainsi. Pour moi, je désirerais que le sanscrit fût enseigné dans les collèges, même de préférence au latin et au grec.

Je voudrais qu'il y fût enseigné, ainsi que l'hébreu, à travers toutes les classes, dans un cours de linguistique où l'on établirait la filiation des langues, de façon à donner à chaque élève des notions générales sur les étymologies et les formes du langage qui permettent à chaque élève de diriger ses études vers telle ou telle série philologique. C'est ainsi qu'on créerait des spécialistes véritablement savants et philosophes. Il faudrait pour cela réformer d'une façon rationnelle la vieille méthode scholastique et comprendre que chaque homme doit avoir des *clartés de tout* quand il entre dans la vie active. Au lieu donc de ce long, inutile et fastidieux enseignement du latin qui prend six ou sept années aux élèves, il conviendrait de ne leur enseigner du latin et du grec, comme du sanscrit et de l'hébreu, que ce qu'il en faut pour connaître les étymologies et avoir la clef du génie des langues. Il faudrait faire de même pour toutes les connaissances humaines. Ainsi les années de collège seraient consacrées à inculquer aux élèves les principes, les éléments de toutes les sciences-mères, soit naturelles, soit morales et sociales, soit mathématiques. Ce n'est qu'après avoir tous acquis, filles ou garçons, le capital intellectuel nécessaire, de nos jours, à toute personne humaine, que chaque élève choisirait sa profession. Il le ferait alors en connaissance de cause. Mais il ne faudrait pas oublier dans ce plan d'éducation, la plus importante de toutes les sciences et la plus négligée jusqu'ici, celle du *savoir-vivre*, j'entends, l'art de se conduire dignement, sagement, honnêtement parmi les hommes, de façon à n'être ni mangeur ni mangé, ni dupe ni fripon et à se conserver pur et sain de corps, d'âme et d'esprit, pour son être futur, pour sa famille à fonder, pour sa patrie à défendre et pour l'humanité, dont nous avons le corps à construire, en l'affranchissant de ses infirmités, de ses ignorances et de toutes ses souillures, car nous sommes tous membres les uns des autres et nous ne pouvons rien faire contre l'humanité qui ne nous atteigne nous-mêmes dans le présent ou dans l'avenir. — Voilà, du moins, ce que nous apprend le spiritisme en nous apportant la preuve de nos renaissances successives au sein de notre commune humanité terrestre.

Je reviens à mon sujet dont je me suis un instant écarté. Je voulais établir qu'un mot nouveau ne nous est pas nécessaire pour caractériser l'âme et le système qui affirme son existence, soit dans l'homme, soit dans l'Univers. Le mot *atmisme* n'est rien de plus que le mot « Animisme » qui, pour avoir passé par le latin, n'a rien perdu de sa valeur. L'Animisme est le nom générique de toute théorie, de toute croyance, de toute conception générale qui affirme la vie et la spiritualité. Il comprend à la fois le principe vital et le moi conscient et exprime fort bien leur union dans l'esprit humain comme dans l'âme divine. Il a l'avantage de nous rattacher à la fois à l'Arie du Vé-

disme et du Mazdéisme, aux Indous du Brahmanisme comme aux Persans de Zoroastre, aux Grecs comme aux Latins, en un mot, à tous les grands systèmes religieux ou philosophiques de l'antiquité et même du moyen âge catholique, car ce qui est ancien ce n'est pas le matérialisme et le mécanisme, ce qui est ancien et conforme à la tradition ininterrompue de l'esprit humain, c'est la croyance à la vie de l'Univers et à la spiritualité de l'âme humaine. Ces deux fois sont corrélatives et inséparables l'une de l'autre. S'il n'y a pas une âme universelle, il n'y a pas d'âme particulière et comment l'homme serait-il immortel si l'Univers ne l'était pas !

(La suite au prochain n°)

Ch. Fauvety.

L'ÉCRITURE AUTOMATIQUE ET LA SCIENCE

(Voyez *Revue spirite* du 1^{er} juin 1887).

Continuons maintenant nos citations copiées textuellement dans la collection considérable des écrits de ce médium. Je prends au hasard.

Le 30 novembre 1881, le médium est souffrant. Il veut écrire. Changement de personnalité, car, cette fois, on obtient une communication d'un médecin, le docteur X... Son nom est en toutes lettres au bas du document, qui porte le n° 386.

« Mes bons amis — dit le docteur — je ne crois pas pouvoir me prononcer « dès maintenant sur ce qui fait souffrir notre médium. J'ai déjà dit qu'il y « a en elle pauvreté du sang, mais ceci ne doit pas occasionner les douleurs « qu'elle éprouve. Laissez-moi quelques jours pour pouvoir vous donner « une réponse sûre. Il faut prendre des précautions... » Signé : X...

Je ne donne pas toute cette communication qui devient plus intime et ne peut intéresser que le médium et les siens. Les quelques lignes ci-dessus établissent toutefois d'une façon, à mon avis, très suffisante, que nous avons sous les yeux des phrases toutes différentes de celles de Cornélius. Elles sortent pourtant de la même main.

Autre chose. Le 31 décembre 1881, à minuit, le médium prend son crayon. Cette fois c'est un paysan de Saintonge qui se manifeste. On va voir un style tout nouveau et une orthographe qui n'est assurément pas celle du médium. Cette communication porte le n° 399.

« Mesieur et dame salut à vous et tou mé soué pour que vous allié le bon-
« heur que vous mairité su la ter come avé qe nou. Je vous done en plusse
« une amitié ben sinsair et vou pouvé conté desu care foi de Jean vou

« méritai gon éme sinsereman et moi un des premié à le fair en regare de vau
 « bone intention pour nou. Excusai moa si je vou fatie me jesaille decrir un
 « pe mieu Je man vai en vou disan encor mes vœux.

« Signé : JEAN. »

Tout cela est écrit sans hésitation, sans rature, ainsi que me le prouve l'original placé sous mes yeux.

Voici une autre manifestation — d'après M. Myers — de la conscience somnambulique. C'est toujours la même main qui écrit. Cette fois la personnalité est celle d'un pasteur protestant, M. C..., mort quelques années avant. Nous sommes au 12 septembre 1882, 11 heures du soir. Le pasteur C... s'exprime en ces termes :

« Heureux ceux qui s'amassent des trésors dans le ciel où les vers et la
 « rouille ne gâtent rien ! Ces paroles prononcées par le Christ sur la monta-
 « gne ont été mises de côté par tous. On les a rejetées et pour cause dans
 « ces temps de luxe et de plaisir où le vrai bonheur consiste à accumuler
 « l'argent pour se procurer les joies éphémères de la terre. Cette belle
 « phrase devrait être méditée longuement. Lorsque le *grand martyr* vint
 « sur notre planète, riche de toutes les incarnations qu'il avait subies et de
 « l'esprit sublime qui le faisait aller insouciant des douleurs charnelles, il
 « ne pouvait être compris parce que lui-même ne pouvait rechercher le luxe
 « et les grandeurs. Aujourd'hui où tant de rivalités s'entrechoquent pour
 « briller, on ne peut faire que la mémoire se souvienne de ceci : Amassez-
 « vous des trésors dans le ciel ! Oui, vous qui avez partagé avec ceux qui
 « n'ont pas, vous qui possédez tout juste de quoi faire vivre votre enveloppe
 « charnelle, donnez au malheureux qui vous implore. Vous amasserez vos
 « trésors dans l'éternité immuable, si vous êtes patients et bons pour ceux
 « qui ont besoin d'indulgence. Les vers et la rouille ne gâteront point vos
 « trésors car ceux qui vous ont devancé et qui vous attendent au séjour bien-
 « heureux des âmes les gardent précieusement. Signé : C... »

Le nom est tout entier au bas de la communication. Le pasteur C... avait été autrefois connu du médium qui ne pensait — m'a-t-il dit — aucunement à lui lorsque cette personnalité nouvelle s'est manifestée.

Le 26 octobre suivant, c'est-à-dire un mois et demi après, la même personnalité revient, sans avoir été appelée. La nouvelle communication porte le n° 503. La précédente avait le n° 490. Il y a donc eu douze manifestations entre les deux visites du pasteur C... Néanmoins la prétendue conscience somnambulique se retrouve exactement dans l'état où elle était le 12 sep-

tembre, c'est-à-dire que la case qui donne naissance à cette illusion — toujours d'après M. Myers — que le médium appelle le pasteur C... est impressionnée dans des conditions absolument semblables par l'X, par le moteur psychique inconnu, cause du phénomène.

Voyons pourtant comment va se présenter de nouveau la personnalité du pasteur C...

« Si les prêtres des religions qui veulent avoir le droit de faire leurs réflexions sur les idées larges et indépendantes, réfléchissaient, eux qui se croient les défenseurs du Christ, aux paroles qu'il a prononcées et que voici : « Quiconque croit en moi vivra quand même il serait mort ! » ils n'oseraient jamais émettre leurs idées sur la vie à venir. Voilà les défenseurs du *grand martyr* de la foi. Jugez-les sévèrement, car ils ont des yeux pour voir et ils ne voient point parce qu'ils ne veulent pas voir. Le luxe et la mollesse les font se plonger encore dans un gouffre d'erreurs et de préjugés qui les éloignent d'autant plus des idées saines et salutaires de l'âme. Comment voulez-vous que l'esprit dégagé de cette matière impure qui l'opprime toute sa vie et qui se trouve bien des jouissances que le luxe lui donne, comment voulez-vous que cet esprit trouve dans l'espace un bonheur sans mélange?... »

La communication est très longue et continue sur le même ton. J'abrège donc. On peut la rapprocher de la précédente. Elles contiennent l'une et l'autre des citations empruntées aux paroles de Jésus. Dans la première il est dit : « *Dans ces temps de luxe et de plaisir...* » Dans la seconde on trouve ces mots : « *Le luxe et la mollesse les font se plonger dans un gouffre d'erreurs...* » Enfin Jésus est appelé, avec beaucoup de raison d'ailleurs « *le grand martyr* » dans la première et « *le grand martyr* » dans la seconde. Est-il possible de voir autre chose, dans ces deux documents, que la manifestation du même caractère, émettant la même pensée ? Je ne le crois pas. Donc, pour les spirites, voilà une preuve de plus (n'en déplaise à M. Myers) de l'indépendance parfaite de l'intelligence qui se manifeste, intelligence qui ne saurait être celle du médium. Il ne semble pas possible, en effet, étant données les conditions dans lesquelles le phénomène se présente, que l'esprit du médium puisse, à son insu, se dédoubler ainsi.

IV. — Encore quelques autres exemples et j'aurai fini.

On a vu, plus haut, des échantillons de caractères poétiques ; on a lu, signées d'autres noms, des phrases familières ; on vient de voir le caractère tout différent d'un pasteur protestant.

Il nous est facile de retrouver maintenant les caractères déjà présentés et de les retrouver sous leur même forme littéraire. Voici, par exemple,

Cornélius qui nous revient le 15 février 1883, dans une communication portant le n° 538; la dernière que nous avons donnée de lui avait le n° 369, elle était du 23 octobre 1881.

Cornélius dit aujourd'hui, 15 février 1883, à 11 heures et demie du soir

« Voici qu'une fleur est tombée; ses pétales se sont envolées sous le
« souffle du vent; vous l'avez crue morte et elle va revivre plus belle et plus
« magnifique. N'est-il pas de l'esprit comme de la fleur? Si le corps est mort
« l'esprit s'est dégagé avec ses rayonnements, la plénitude de ses idées, ses
« aspirations, ses désirs d'amour plus vivants, parce qu'ils ne sont plus
« enchaînés à d'autres préoccupations et le voilà libre et joyeux, prenant
« son essor vers sa vraie patrie, où l'attendent la paix, les sentiments de
« fraternité, le but de ses aspirations, l'amour, seul et unique lien des âmes.

« Signé : CORNELIUS. »

Prenez ces mots : « *Voici qu'une fleur est tombée; ses pétales se sont envolées
« sous le souffle du vent; vous l'avez crue morte et elle va revivre...* »
Rapprochez-les de ceux-ci : *Si la fleur se fane et tombe ne laissant
« après elle qu'une tige flétrie ou desséchée...* (1) » Lisez jusqu'au bout les
deux phrases et vous reconnaîtrez que la même pensée se manifeste dans
chacune. Or, un intervalle de seize mois sépare les dates où elles ont
été écrites et cent soixante-neuf autres communications, sur différents sujets,
ont été obtenues, par le médium, entre ces deux dates.

Avant de passer à un autre genre, citons quelques mots signés du docteur
X... Cette fois-ci, l'esprit du docteur avait été appelé :

« 16 avril 1883, 11 heures du soir.

« Mes amis, je viens vous satisfaire. Ne vous inquiétez pas trop des dou-
« leurs de notre bon médium. Ce sont des douleurs nerveuses et pas autre
« chose. Il n'y a pour cela que des frictions rapides avec un linge imbibé
« d'alcool camphré. Ce sont de petits rhumatismes nerveux. Faites ce que je
« vous dis... »

La seconde conscience vient de sortir, on le voit, de la case du cerveau où
s'emmagasinent les connaissances médicales — et cependant le médium n'a
jamais fait d'études de ce genre — et elle donne une consultation. Un peu
plus tard, cette même conscience sortira de la case des théories philosophi-
ques, prendra le nom d'Edouard, et dira ce qui suit, à l'aide du crayon
merveilleux qu'elle guide :

9 décembre 1883, 11 heures du soir (n° 624).

« Lumière des lumières, soleil des mondes, sources de toutes idées, voilà

(1) Voyez plus haut la communication de Cornélius du 23 octobre 1881.

« Dieu. Comme un fleuve se répand et se divise en une quantité de cours d'eau ainsi l'esprit immense s'est répandu et a formé les sources de connaissance, de pensée, de force, de courage et n'a pas su comment il finirait. Il ne l'a pas su parce que en se répandant il s'est épuisé, n'ayant pas ainsi que le fleuve de source pour l'alimenter. Ainsi qu'un torrent devastateur tout ce qu'il a créé l'a été sans but arrêté et le torrent des créations s'est jeté dans l'infini à tort et à travers. Il s'est arrêté sur divers points et la volonté de celui qui a organisé n'a pas été assez puissante pour dire : Arrêtez-vous là. Nous le cherchons et il n'est plus; si, il est, mais éparé çà et là, un peu dans tout. Je ne sais où mes pensées s'arrêteraient si je me laissais entraîner par cette idée de Dieu. Je sens qu'il est en moi, en vous, partout, et cependant il me semble que le foyer d'esprit n'est pas éteint. Il existe, mais il est petit, bien petit. Qui sait quand et comment il redeviendra lui-même. Mes amis, quelles préoccupations pour celui qui se plonge dans ces recherches. Personne ne l'a trouvé, qui sera-ce ?

« Signé : EDOUARD. »

Laissons de côté la tournure philosophique de cette page, tournure qui nous donne tout simplement l'idée d'un nouveau caractère, d'une nouvelle personnalité se manifestant par le médium; et voyons maintenant ce qu'écrira, plusieurs mois après, sous la même signature d'Edouard, le crayon de Mme X...

« 29 septembre 1884, 11 h. et demie du soir (n° 706).

« J'ai eu la volonté de faire, ce soir, une main qui tient celle de notre amie; cette main seule paraît, parce que je l'ai voulu ainsi; je la vois trans-parente appuyée sur celle de chair. J'ai donc voulu fermement accomplir ce fait et cela a eu lieu. Avec mon enveloppe charnelle il m'aurait été impossible d'arriver à ce but quoique ma volonté se fût fortement tendue en ce sens. Cette volonté je l'ai ressentie dans toutes mes transformations et toutes les créatures la possèdent jusqu'au plus infime des êtres. Elle nous a certainement été donnée par une autre volonté si puissante qu'elle a pu créer, elle seule, une infinité d'autres volontés, mais qu'elle a revêtues de chair pour les amoindrir... Elle les a emprisonnés et leur a donné le don de créer des êtres de chair, misérables, traînant leur chaîne et consumant leur existence à vouloir délivrer leur volonté. Que voyez-vous de divin en ceci? Pour moi je n'y vois rien. Notre volonté, c'est-à-dire la seule force que nous possédons, ne peut agir que lorsqu'elle s'est débarrassée des liens charnels. Si nous avons travaillé longtemps à ce que nous pensons devoir être un chef-d'œuvre, nous apportons toutes nos facultés à son perfectionnement. Qu'est-donc que ce créateur qui laisse

« son œuvre inachevée? OŒuvre admirable si elle était parfaite; misérable
 « lambeau d'esprit divin, car il lui manque tout. Que deviendraient nos
 « enfants si, à peine venus au monde, nous leur disions : Allez maintenant,
 « vous voilà faits : élevez-vous, dirigez-vous ; et que nous leur donnerions
 « pour guide la seule lumière d'en haut ? Cette lumière, soi-disant d'en haut,
 « a plongé tous les êtres dans les ténèbres. Nous n'avons pas à la remercier.
 « D'ailleurs où est-elle puisqu'elle n'éclaire personne? Ma volonté est la
 « seule puissance que je reconnaisse; elle me donne au moins la joie de
 « pouvoir dire à mes amis que je les aime. » Signé : EDOUARD. »

Le 11 octobre 1886, c'est-à-dire deux ans après l'époque où la communication précédente était donnée, nous retrouvons la personnalité d'Edouard. C'est toujours le même caractère qui se manifeste. Voici un extrait de cette communication qui est très longue et qui porte le n° 880 :

« L'immensité des espaces radieux est la récompense de l'esprit qui a
 « achevé son œuvre. Là est le repos. Cette paix parfaite où rien ne trouble
 « la pensée est un but que tous sans exception doivent atteindre et attein-
 « dront. Vous ne vous découragez point et ne comptez que sur vous-
 « mêmes, car jetés au souffle des tempêtes humaines par un créateur
 « imprévoyant, nous ne pouvons avoir en lui aucune foi. Où est-il, qu'il ne
 « voit point la misère de ses créatures? Beaucoup l'ont cherché qui ne l'ont
 « point trouvé. L'anathème doit être sur lui, qui nous a fait pour souffrir et
 « nous épuiser pendant des siècles. Soyons unis par une pensée de fra-
 « ternité.

« Signé : EDOUARD. »

Je prie le lecteur de ne point se préoccuper de la forme hardie dans laquelle ces opinions toutes personnelles sont présentées. Je les cite en faisant remarquer que ce travail n'a pas pour but de soulever des discussions philosophiques mais bien de présenter tout simplement des documents psychologiques. Ceci posé je demanderai s'il est possible d'établir une comparaison quelconque entre le caractère de *Cornélius* et celui d'*Edouard*? Assurément non. Ces deux caractères se ressemblent si peu que tout rapprochement devient impossible. Pourtant ils se manifestent au moyen du même instrument : la main du médium. Et l'état apparent d'esprit de celui-ci paraît être toujours le même. Instrument passif, le médium transmet tout simplement la pensée qui veut se manifester, chaque fois qu'il convient à cette pensée de lui rendre visite. Et chaque fois, je l'ai déjà dit, que la manifestation se présente sous un même nom, c'est le même caractère qui revient. Voyez ce que dit Edouard : « *Le torrent des créations s'est jeté dans l'infini a*

« *tort et à travers...* » (1^{re} communication) « *Qu'est-ce donc que ce créateur qui laisse son œuvre inachevée?* » (2^{me} communication.) « *... Jetés au souffle des tempêtes humaines par un créateur imprévoyant...* » (3^{me} communication.) Que pensent M. Myers et son école de ce phénomène? Diront-ils que le cerveau du médium contient une case philosophique, d'où sortent, à distances plus ou moins éloignées, et sans suggestions mentales apparentes, ces apostrophes — que nous n'avons pas à juger dans cette étude, je le répète — adressées à la force première ?

Je termine ces citations par une page d'un style tout différent. Elle est classée dans le groupe des communications *poétiques*; cependant, si on la lit avec attention, on reconnaît qu'elle ne ressemble à rien de ce qui précède. C'est un tableau en prose émanant (théorie spirite) de l'esprit d'un peintre, d'un très grand peintre même, rencontré autrefois, à Paris, par le médium. Le jour où cette communication a été obtenue, le médium avait, par hasard, dans la conversation, parlé de ce personnage mort il y a quelques années. Le soir, M^{me} X... eut l'idée d'écrire. C'était le 4 avril dernier, à une heure du matin. Elle obtint la communication suivante (n° 929). Le nom de l'artiste est en toutes lettres au bas de ce frais paysage. Le médium désire que je ne reproduise pas ce nom. Voici toutefois le tableau obtenu :

« L'aube luit au loin. Le scintillement des étoiles se fait plus petit pour faire place à la grande lumière. Au loin, le vent s'élève et d'un souffle agite doucement, tout doucement, les trembles dont les feuilles semblent comme autant de gouttelettes d'argent, voltigeant sans savoir où tomber, hésitant. Plus bas, dans la clairière, le tapis d'herbe verte toute fraîche et menue comme des cheveux de femme; et puis un filet d'eau, courant sur des cailloux bien blancs; si blancs, si blancs, que leur fraîcheur plaît à voir. L'eau claire est là, murmurante, désirante, amoureuse de la langue rose de la biche svelte qui s'incline à son courant happant l'eau fraîche de la nuit, breuvage de rosée.

« Breuvage de rosée que le souvenir pour l'esprit qui se souvient aussi de la pure amitié d'un jour. »

V. — Les communications obtenues par M^{me} X... s'élèvent, au moment où j'écris ces lignes, au nombre de 932. Le travail qui précède ne donne donc qu'une idée très faible de l'œuvre impersonnelle sortie de la main seulement et non point du cerveau de ce médium. Cependant les quelques exemples ci-dessus suffisent, je le crois, pour prouver que la prétendue conscience somnambulique de M. Myers serait, si elle existait, singulièrement riche. Soixante personnalités différentes, ai-je dit, se sont manifestées par le médium. J'ai présenté des communications émanant de neuf personnalités

seulement, savoir : le frère du médium, son grand-père; Alida; Cornélius; le docteur X...; Jean; le pasteur C...; Edouard; le peintre***. On voit combien serait curieuse, en même temps que très longue, une étude dans laquelle on examinerait, l'une après l'autre, toutes les personnalités présentées.

Le travail qui précède n'est donc qu'une esquisse très affaiblie de l'ensemble. Je crois cependant que les comparaisons qu'il est possible de faire, en lisant les extraits donnés plus haut, suffisent pour réfuter victorieusement les théories de M. Myers. Ces théories, que je demande la permission de rappeler une fois encore en finissant, sont les suivantes :

1° Le cerveau du médium écrivain tire inconsciemment de son propre fonds la communication donnée.

2° Le médium écrivain, ayant été préalablement hypnotisé, reçoit la pensée de l'expérimentateur et la reproduit sans s'en douter par l'écriture automatique.

3° Nous avons deux consciences : l'une normale, l'autre somnambulique. Lorsque la conscience somnambulique, qui n'obéit pas à notre volonté, se met à l'œuvre, *sous une influence quelconque*, nous croyons à une influence étrangère, à un esprit qui nous dicte.

Au moyen des exemples ci-dessus on peut répondre :

1° Le cerveau, si merveilleusement organisé qu'il soit, ne peut pas tirer de son propre fonds tant de personnalités différentes sans avoir été influencé, soit par la pensée d'un hypnotiseur, soit par la propre pensée qui l'habite. Or, toutes les apparences tendent à prouver que c'est spontanément, et souvent sans y avoir songé avant l'expérience, que le médium écrit et donne une signature qui parfois n'a pas été donnée depuis très longtemps. Cependant la communication au bas de laquelle cette signature se trouve a le même caractère que la communication du même nom qui aura été obtenue précédemment. J'ai prouvé plus haut qu'il en est ainsi.

2° Il n'y a pas hypnotisation ni suggestion mentale; cela peut être affirmé par les personnes qui assistent aux expériences.

3° Enfin, la théorie de la conscience somnambulique n'est qu'une hypothèse. M. Myers suppose, en effet, que dans l'hémisphère droit du cerveau existe une seconde conscience, mais il n'en a pas la preuve. Ses objections sont donc peu fondées. Il était bon pourtant d'y répondre afin de lui montrer que les spirites ne redoutent point les investigations que les hommes de science paraissent, depuis quelque temps, décidés à faire sur un terrain dont ils s'étaient jusqu'alors prudemment écartés.

ALEXANDRE VINCENT.

La Rochelle, 2 mai 1887.

JETS DE PIERRES PAR LES ESPRITS

Cher Monsieur Leymarie, vous recevrez en même temps que cette lettre, deux journaux d'Oran qui relatent un fait curieux quoique peu rare, de jets de pierres par les esprits.

Je suis allé visiter l'une des deux maisons dans lesquelles les pierres ont été jetées et je vous envoie la relation de ce que j'ai vu.

On entre dans une cour qui peut avoir sept mètres de long sur trois de large.

Je me suis trouvé en face d'une femme qui lavait son linge sous un petit appentis couvert en tôle, et d'une jeune fille de 18 à 20 ans, qui m'ont donné les informations suivantes :

Elles me firent voir un couffin (sorte de panier arabe) dans lequel les pierres avaient été ramassées ; il y en avait une cinquantaine, de différentes grosseurs, depuis la plus grosse pesant 1 h. 625 grammes jusqu'à des morceaux de briques pouvant peser une cinquantaine de grammes.

Les pierres ont commencé à être lancées dans la matinée du jeudi et le jet n'a cessé que le vendredi soir.

Dans le fond de la cour il y a une maisonnette sans étage ; une partie des pierres passaient par-dessus la maisonnette et venaient frapper le mur en face, qui est criblé de trous produits par les pierres ; mais il en tombait de tous les côtés, selon l'expression de la femme.

On m'a fait voir l'enfant qui a eu une légère écorchure derrière la tête ; la pierre qui l'a blessé peut peser environ 3/4 de kilo.

Pensant que ces pierres devaient être lancées en partie d'une petite cour qui se trouve derrière la maisonnette, on est monté sur la toiture de cette maison ; mais les habitants de la cour étaient chez eux tranquillement, et les pierres continuaient de tomber dans la première cour.

Un jeune homme, voisin de la maison, étant venu voir se qui se passait se sauva avec la femme pour se mettre à l'abri des pierres, et pendant qu'ils se sauvaient ils entendirent un grand bruit ; pensant que ce devait être une grosse pierre qui était tombée sur la toiture en tôle, ils revinrent un instant après pour la ramasser ; mais, malgré leurs recherches, ils ne purent rien trouver.

Des pierres sont aussi tombées et ont même touché d'autres enfants qui se trouvaient dans la cour ; mais sans leur faire grand mal.

Une table qui était dans la cour et sur laquelle il y avait de la vaisselle a été aussi atteinte par les pierres et la vaisselle brisée.

Une maison attenante a eu aussi ses pierres, et des carreaux de brisés.

On a failli arrêter un petit cordonnier voisin de la maison ; mais pendant

qu'il était menacé par le commissaire de police, des pierres tombaient sur l'agent de police qui était de faction dans la cour ; ce qui a paru suffisant pour prouver à la police que le petit cordonnier n'était pas le coupable.

Voyez si vous voulez publier ce fait qui, ajouté à bien d'autres du même genre, peut servir à faire réfléchir les incrédules.

Bien à vous. J. Trésorier. — Oran, 21 mai 1887.

Extrait du « *Petit fanal oranais* » du 16 mai 1887.

MYSTÈRE.

Avant-hier dans l'après-midi et jusque dans la soirée, des pierres étaient lancées d'où ne sait où dans les cours des maisons de MM. R. et S., rue de Lourmel.

Malgré la surveillance des voisins et des agents secrètement apostés, les jets continuèrent, dès que cette surveillance cessait ou paraissait cesser.

Plusieurs carreaux ont été brisés et la bonne de M^{me} R... qui tenait un jeune enfant dans ses bras a été effleurée par une de ces pierres qui lui a occasionné une légère blessure. La plus grande partie des pierres lancées étaient grosses et réellement dangereuses.

A 7 heures 1/2 du soir, une pierre tombait aux pieds du commissaire de police qui s'était transporté sur les lieux et qui se trouvait à ce moment dans la cour de M. R. Une visite minutieuse a été faite dans tout le pâté de maisons, sur les toits et les terrasses, qui n'amena que des soupçons sur un cordonnier, le nommé P... P..., qui a une petite cour derrière les bâtiments de la maison R... Il n'y avait cependant pas de pierres dans cette cour ni dans l'immeuble et de plus une absence absolue de témoins. Le cordonnier toutefois a été menacé de poursuites si les pierres continuaient à pleuvoir.

Cette bizarre pluie, à laquelle les aérolites sont très certainement étrangers, a repris plus tard.

Un fort attroupement a existé dans la rue jusqu'à 8 heures 1/2.

Et la police ne sait toujours rien.

Extrait du « *Franc Parleur oranais* » du 16 mai 1887.

PLUIE DE PIERRES

La rue Bruat a été hier le théâtre d'un phénomène météorologique qui, cette fois, n'est pas du ressort de l'Observatoire. C'est le service de la police qui est chargé de son explication.

Une pluie de pierres de toutes dimensions est tombée dans la cour d'une maison de cette rue. Un agent de police invité à venir constater le fait a reçu un caillou sur la nuque. M. Ruzé, commissaire de police du 3^e arrondisse-

ment, des agents et des gendarmes ont fait des perquisitions dans les maisons environnantes, mais à l'heure où nous écrivons ces lignes, ces recherches sont restées infructueuses. En vain, on a posté des agents dans les alentours de la cour *maudite*, la pluie de blocs a continué de plus belle. Une récompense est promise à celui qui pourra découvrir la baliste mystérieuse et infernale.

LES GRANDS ENFANTS

Ce titre est peu révérencieux et je m'en excuse ; mais, comme il rend bien ma pensée, je demande la permission de n'en pas prendre d'autre.

Les grands enfants, à mon avis, ce sont les philosophes de taille moyenne qui discutent à tout propos sur la personnalité divine, sur la quantité de matière qu'il y a dans l'âme, et toutes questions correspondantes.

Que chacun ait son opinion sur de tels sujets, — qui dépassent de beaucoup ce qu'il nous est permis de voir et de juger — je le conçois encore ; mais vouloir imposer son opinion quand même sur des questions aussi délicates, c'est de l'obstination puérile.

Pour ma part, je confesse que j'ai écrit deux articles dans la Revue sur de semblables questions. Je ne savais pas que je mettais ainsi le feu aux poudres.

Depuis lors, en effet, les articles ont succédé aux articles, les ripostes aux attaques, avec une véhémence, un entrain qui, malheureusement, n'ont pas été utiles à l'humanité. Nous sommes tous restés dans nos cantonnements respectifs, l'arme au bras de peur de surprise... et après ?

Pas un d'entre nous n'avoue avoir été touché par un seul des arguments de son adversaire. Dès lors, que doivent penser nos lecteurs ? — Qu'en ces matières on pourrait écrire des volumes sans résultat.

— Mais s'il en est ainsi, me direz-vous, pourquoi venir, aujourd'hui encore, encombrer la Revue de votre prose ?

— Ne faut-il pas que je réponde un mot à M. Vignon qui, dans quelques lignes sur *Dieu et matière co-éternels*, trouve le moyen de me mettre en cause ? Il demande à M. Bouvery, à M. Metzger et à moi *d'étendre jusqu'à lui nos lumières et de répondre à ses sollicitations répétées en démontrant la réalité du Dieu PERSONNEL dont nous sommes*, dit-il, LES ADORATEURS CONVAINCUS.

Je ne sais ce qu'en penseront MM. Metzger et Bouvery : quant à moi, je suis enclin à ranger la demande de M. Vignon, — faite sur le ton d'une aimable moquerie — dans la catégorie de celles que je trouve puériles.

Vous voulez que je vous démontre Dieu dans sa forme, ce que n'ont pu faire encore les plus grands penseurs. Ce n'est pas une petite affaire. Il faudra d'abord, — si je veux vous complaire — que je m'élève fort au-

dessus de ce grain de poussière qu'on appelle la Terre, et que je me place en observation dans l'infini.

Or, l'infini échappe absolument à mes investigations parce que je suis un être fini. J'aurais beau m'élever jusqu'à Jupiter, par exemple ; j'aurais beau monter même beaucoup plus haut, je ne verrais que ce que mon rayon visuel peut atteindre, c'est-à-dire le fini, le borné.

Serais-je même un esprit, le rayon visuel de mon âme embrassât-il plusieurs mondes, ce ne serait encore qu'une partie infinitésimale de l'espace infini.

Dès lors, comment pourrais-je voir Dieu dans toute l'étendue de son amour et de sa puissance ? Comment, misérable atome, oserais-je mesurer l'Être qui rayonne dans tous les soleils et anime tous les mondes ? Ah ! loin de moi cette pensée orgueilleuse ! L'homme ne peut seulement fixer l'astre qui lui donne la lumière et je regarderais, moi, face à face, le soleil des soleils, l'âme immense et éternelle de l'Univers !...

Me sera-t-il permis, un jour, de voir Dieu, au moins dans une de ses parties ? Peut-être, si je l'ai mérité par une vie exemplaire, à l'abri de tout reproche ; non, si je n'ai écouté que mon égoïsme, ce qui n'est point rare ici-bas.

En attendant, voici ce que je puis dire à M. Vignon :

L'amour de l'homme pour la femme, ce sublime sentiment parfois si vite éclos, d'où vient-il ? Où, comment, pourquoi a-t-il pris naissance ? Qui peut le définir ? Qui peut lui donner des lois ? Qui peut l'éteindre ou le rallumer à son gré ? Il existe, et chacun de nous l'admire, même quand il ne le ressent pas. Cependant, personne n'a pris l'équerre, la règle ou le compas pour mesurer ses proportions.

J'en dirai autant de Dieu.

Il est indispensable au bon fonctionnement de l'Univers. Je le vois partout, en tout, parce que, sans lui, sans une haute raison présidant au destin des mondes et à celui de nos âmes, il me semble que rien n'aurait sa sanction, que tout manquerait de base. Mais vous êtes libre de penser autrement que moi. Je ne vous demanderai pas ironiquement de me faire la description de votre Dieu - Atma, raison - mouvement, principe actif que vous reconnaissez dans l'univers. Vous dites qu'il est composé d'atomes agissant à l'infini dans l'univers infini. Je ne vois pas en quoi cette définition de Dieu est plus claire que celle qui m'est chère, mais je n'en respecte pas moins profondément votre croyance. Je crois, moi, — et bien d'autres avec moi — non au Dieu personnel (ce mot est souvent mal compris) mais au Dieu unique, centre éternel, foyer admirable de tout ce qui est bien, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est juste. A-t-il une

forme ? Assurément. Laquelle ? Peut-être celle de l'univers lui-même, qui est son corps, comme nous avons le nôtre. Mais, étant donnée la souveraine puissance de Dieu, rien ne me prouve qu'il ne puisse changer de forme ou modifier profondément la sienne.

Ne me demandez donc plus de vous démontrer Dieu dans sa forme. D'autres, peut-être, le feront un jour. Pour moi, je pourrais me borner à vous répondre :

Quand vous m'aurez fait voir la forme du vent qui passe, quand vous m'aurez fait palper les rayons du soleil, — toutes choses fort simples relativement à ce qui nous occupe — je vous dirai alors ce qu'est Dieu.

Je crois que nous devons être plus humbles que nous ne le sommes, surtout quand nous nous plaçons en face de la divinité. N'essayons pas de monter trop haut : rappelons-nous les ailes d'Icare.

Dans un sentiment d'humilité qui me paraît naturel, chaque fois que j'admire le spectacle des cieux et que j'interroge en moi la conscience, je me sens, être infime, sous la domination d'une puissance bienfaisante qui me laisse mon libre-arbitre mais qui juge mes actes. Cette puissance, je la reconnais et je m'incline toujours devant elle, même quand la douleur a broyé mon âme. S'il n'y avait pas un Dieu dans le ciel pour ouvrir les ailes de notre espérance, je prendrais en pitié et peut-être en dégoût notre triste vie humaine où tant d'ambitions, de bassesses et de puérilités se montrent encore.

Je me rattache donc à l'idée d'un Dieu juste et bon, sans lequel ni le monde moral, ni le monde physique ne pourraient vivre. Je me rattache au Dieu de l'amour, du pardon, mais aussi au Dieu sévère, terreur des méchants. Je n'imposerai jamais, je le répète, ma croyance à personne. Elle me rend heureux parce qu'elle me paraît reposer sur la raison autant que sur le sentiment.

A. LAURENT DE FAGET.

LA PLURALITÉ DES EXISTENCES

L'homme a dompté l'erreur ; les siècles d'ignorance
Végètent impuissants dans un poudreux oubli ;
La science a parlé ; le temps est accompli
Où les vieux préjugés heurtent l'indifférence.

Avengle qui croirait que tout va s'écrouler ;
L'avenir glorieux s'avance, impitoyable,
Et le passé verra son régime effroyable
Finir comme une nuit trop lente à s'écouler.

Hosanna ! nous savons que l'infini stellaire
Contemple l'infini des mondes habités,
Et qu'ainsi nos destins ne sont pas limités
A notre globe, issu du soleil qui l'éclaire.

Du doux consolateur entendez-vous la voix ?
Ne croyez pas, dit-il, que Dieu vous abandonne !
Les doigts de la douleur tressent votre couronne ;
La mort a ses rigueurs, le progrès a ses lois.

Pourquoi donc seriez-vous altérés de science,
Si, sortis du hasard, vous alliez au néant ?
En vain le doute creuse un abîme béant
Où ne peut s'engouffrer l'austère conscience.

Ne vous a-t-on pas dit : « Souffrir c'est progresser ? »
Tout le prouve, observez notre nature humaine !
Enfants, à votre insu votre père vous mène
Vers l'idéal brillant qu'on aime à caresser.

Et, comme pour grandir tout se métamorphose,
Vous mourrez pour renaître et devenir meilleurs ;
Et quel que soit le monde où vous naissiez, d'ailleurs,
La lutte y précéda toujours l'apothéose.

Que chaque jour vous voie accomplir un bienfait !
Aimez qu'on vous bénisse et non qu'on vous pardonne ;
Progressiez ! si l'oubli d'autrefois vous étonne,
Songez que c'est un bien puisque nul n'est parfait.

Mais un jour votre esprit verra tout le cortège
De vos actes passés hanter son souvenir ;
C'est l'instinct qui vous fait prévoir cet avenir,
Stoïques bienfaiteurs, vous que le doute assiège.

Ce monde, il le fallait, voit nos dissentiments
Se heurter pour qu'enfin jaillisse la lumière ;
Mais il n'est plus, ce temps où la routine altière
Insufflait le poison à nos ressentiments.

Progrès et liberté ! Vivre et renaître encore
Pour s'élever toujours vers le sommet ardu ;
Recevoir tôt ou tard le prix qui nous est dû :
Telle est la vérité que le temps élabore.

Auguste VERRIEUX.

SIMON LE MAGICIEN

Le hasard m'a fait tomber sous la main un volume de M. le D^r H. ~~Métais~~ ; Paris, Dentu, 1867, appartenant à la bibliothèque de l'hôpital, qui m'a beaucoup intéressé.

Son titre — Simon le Magicien — m'avait engagé à l'ouvrir, et je l'ai lu en entier sans désespérer.

Ce n'est pas un livre d'histoire, ce n'est pas un livre de science, ce n'est pas un roman, c'est les trois ensemble.

Le but de l'auteur a été de mettre en relief la figure du Thaumaturge Simon le Magicien, contemporain de Jésus et d'Apollonius de Tiane.

Le récit romantique et les faits dits miraculeux opérés par Simon, ont lieu vers le moment de la mort de Jésus, époque où Apollonius n'avait que seize ans, mais possédait déjà la médiumnité somnambulique naturelle.

Simon de Samarie, dit le Magicien, se sert pour opérer ses prodiges de la fille d'un négociant de Tyr, appelée Hélène l'Idiotte, qui m'a l'air d'une possédée, ne jouissant de ses facultés intellectuelles qu'à l'état somnambulique, et que son époux, un médecin, parvient enfin à guérir à force de volonté, à l'aide des passes magnétiques, secret qu'il avait dérobé à Simon, et dont il s'est servi après son mariage pour guérir Hélène.

Dans le récit, historico-romantique, de deux chefs germains, dans lequel Pline le Jeune et des juifs de Jérusalem et de Samané, ainsi que l'élève et correspondant de Philon, alors en Judée, se trouvent mêlés, l'auteur a intercalé les faits principaux à l'aide desquels Simon a étonné ses contemporains, comme l'avait fait Jésus et le fit plus tard Apollonius.

C'est une preuve historique de la pratique du magnétisme au commencement de notre ère, qu'il serait bon de propager, en ce moment où l'hypnotisme cherche à mettre de côté le magnétisme.

Ce livre rare devrait être réédité dans l'intérêt du spiritisme surtout.

Je vous le signale afin que vous voyiez et que vous jugiez, n'en ayant jamais entendu dire mot dans la *Revue spirite*. D...

MA CONVERSION AU SPIRITISME

(Suite).

Il y a de cela trois ou quatre ans. On parlait beaucoup de spiritisme à C... . Quelques membres de ma famille, désireux de se rendre à l'évidence, et avides d'assister à quelques-unes de ces expériences que plusieurs sceptiques eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de qualifier de « renversantes, » me racontèrent les phénomènes dont ils avaient entendu causer. Un jour donc, nous étions réunis, parlant de choses et d'autres, et parmi nous se trouvait quelqu'un fort initié à cette doctrine. La conversation vint à tomber sur le spiritisme. Je me rappelle que je saisis avec empressement cette bonne occasion pour dire à mon interlocuteur : Il paraît que vous faites tourner les tables ! — Parfaitement. — Allons donc ! — Mais rien de plus vrai.

— Eh bien ! vous **plairait-il** de convaincre des incrédules ? Fort complaisamment, le capitaine Millet s'offrit à nous persuader. Placez-vous autour de cette table, nous dit-il. Nous nous installâmes, le capitaine Millet, M. et M^e C..... et moi, autour d'un petit guéridon. Cinq minutes, dix minutes s'écoulaient. Rien. Peu à peu cependant, quelques craquements se firent entendre ; puis, bientôt, la table se mit à tourner. Au bout de quelques instants : Il s'agit maintenant de la faire parler, nous dit le capitaine Millet. Chacun de nous posa à son tour plusieurs questions auxquelles il fut exactement répondu, par coups frappés. Je me rappelle qu'entr'autres choses, demandant à l'Esprit de nous donner un bon conseil, nous en reçûmes cette réponse : « de croire en Dieu et en sa bonté infinie. » Une autre fois, nous étions réunis autour de la table, discutant quelques questions religieuses sur lesquelles, je m'en souviens, nous n'étions pas précisément d'accord. Tout à coup, la table nous indiqua qu'elle voulait parler. Nous nous tûmes, et bien nous en prit, car voici les paroles que nous dicta l'Esprit en question : « Vous êtes trop minces pour parler de Dieu. »

Je ne doutais plus. Point n'était besoin de phénomènes nouveaux pour me convaincre. Ceux que j'avais vus déjà me suffisaient. J'avais reconnu la vérité du spiritisme. Dès lors, mon devoir n'était-il pas tracé : étudier cette belle doctrine, et la propager autant que possible.

ÉDOUARD MICHEL.

LES PENSÉES DE CARITA

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

J'ai fini la première partie de cette œuvre modeste que je destine aux simples et aux souffrants. La deuxième partie sera donnée par un esprit de haute valeur qui étudiera quelques problèmes humains à la lueur de la loi divine.

Nous lui laisserons toute la responsabilité et aussi tout le mérite de ses réflexions. Nos deux natures ne sont pas identiques sur tous les points et cette variété même aura son utilité ; elle prouvera aux moins clairvoyants l'existence de deux êtres distincts ayant, à tour de rôle, guidé la plume du médium.

Pour revenir en quelques lignes sur ce que nous avons écrit jusqu'ici, pour synthétiser notre œuvre toute faite de pensées morales, nous dirons que la vérité peut être poursuivie par des chemins différents mais qu'en définitive, il est des bases communes à tous les chercheurs sérieux.

Ce sont ces bases que nous avons voulu établir à notre manière. Nous avons, très succinctement, voulu montrer à l'homme les lois de Dieu dans la

nature et en lui-même. Ces lois sont indépendantes de tout système religieux, de toute élucubration philosophique.

Les systèmes ont cela de mauvais qu'ils se placent souvent à un point de vue trop particulier au lieu d'embrasser l'ensemble des choses. Il nous a semblé qu'il serait bon de dégager le côté divin de toute question humaine, et c'est ce que nous avons essayé, nous le répétons, pour ceux que les systèmes embrouillent et qui digèrent mal les réflexions à haute portée.

Si nous avons démontré que tout révèle un Dieu dans l'harmonie des choses et des êtres, nous serons heureux d'avoir accompli notre faible tâche. Celle-ci terminée, si elle l'a été à la satisfaction de ceux qui nous liront, nous reprendrons plus tard notre thème en le développant.

En attendant, nous souhaitons à l'humanité qu'elle se retrempe dans une foi raisonnée qui la réveille de sa torpeur; qu'elle se mette à l'étude des problèmes sociaux qui intéressent toute l'humanité et, en particulier, les classes laborieuses; en un mot, qu'elle fasse jaillir le progrès de ses efforts.

La société a besoin de suivre une voie qui la conduise au mieux. Ballottée entre mille systèmes, la plupart contradictoires, ignorante de sa destinée finale, elle ne peut actuellement se rattacher qu'aux grands principes de foi et d'amour que nous venons d'émettre.

Chaque religion anathématise les autres cultes existants; chaque homme combat plus ou moins son semblable dans la lutte pour la vie. Il serait bien temps que les antagonismes prissent fin et que l'homme, devenu meilleur, songeât davantage à ce que la souveraine puissance attend des âmes intelligentes auxquelles elle a confié la meilleure part d'existence.

Notre petit livre est un premier pas vers le but à atteindre. Nous rendons justice à tous ceux qui, avant nous, ont contribué à étendre le savoir humain et, en particulier, à ceux qui ont montré à l'homme la route bénie de l'idéal.

Sur cette belle et admirable route, nous avançons à notre tour, non point avec la prétention de révéler des vérités nouvelles, de fonder une nouvelle école philosophique, mais avec le désir de faire toucher du doigt aux hommes sincères quelques vérités précieuses qui surnagent au-dessus des grandes catastrophes où ont sombré la plupart des systèmes religieux.

A l'œuvre! hommes de bonne volonté: le chemin à parcourir est vaste, rien ne le ferme et la Providence a fait luire, à l'extrémité que nous en voyons, le phare étincelant de l'amour, pour éclairer nos entreprises, raffermir notre foi et soutenir notre espérance.

A l'œuvre! et souvenez-vous de la fronde de David! Marchez contre les Goliaths modernes qui puisent dans un réalisme effréné leurs phrases pompeuses et impures. Jamais l'homme n'a rien fondé sans un idéal honnête.

Les littératures se sont succédé, les arts ont suivi les arts, la science s'est développée : jamais un savant, un littérateur, un poète n'ont survécu à leur temps, sans avoir émaillé leurs œuvres de sentiment, de justice. A celui qui voudrait conduire les peuples vers le gouffre sans fin du matérialisme, il manquerait l'acquiescement des foules pour perpétuer son œuvre.

Courage donc ! vous tous qui sentez dans vos entrailles le divin frisson de l'amour infini embrassant l'humanité tout entière sans distinction de races, de tribus, de croyances. Un même idéal est devant vos yeux, artistes, philosophes, libérateurs du genre humain. Cet idéal, c'est Dieu dégagé des sombres souillures dont on a taché son image ; c'est Dieu, père de l'humanité, la conduisant sans secousse, sans violence, à la terre promise de la liberté, de l'harmonie et du bonheur.

Et maintenant, mes chers lecteurs, je vous dis au revoir et à bientôt, je l'espère.

CARITA.

Pour copie conforme :

A. LAURENT DE FAGET.

UN ECUEIL A ÉVITER

Il est dangereux pour les médiums de demander à chaque instant les conseils de leur guide, en croyant trop facilement que leur dévouement, leurs bonnes intentions les mettent à l'abri de l'obsession. Du moment qu'ils cessent de se gouverner par leur propre raison, ils cessent de s'appartenir, et alors ils appartiennent à un autre. Or nous ne nous incarnons pas pour être l'instrument des épreuves de tel ou tel Esprit, mais pour supporter nous-mêmes des épreuves utiles à notre avancement. Si nous nous mettons sous la conduite d'un Esprit, c'est lui qui les supporte à notre place. Il n'est pas besoin de réfléchir beaucoup pour comprendre que c'est un mal. Il est donc évident que le guide d'un incarné ne peut pas se prêter à jouer le rôle de directeur de conscience. Aussi peut-on affirmer que les médiums, encore trop nombreux, qui ont toujours le crayon à la main pour consulter leur guide et qui ne feraient rien sans son avis, n'ont pas affaire à leur guide véritable, mais à un esprit familier qui se présente à sa place. Il répond dans tous les cas, tandis que la plupart du temps le guide aurait gardé le silence pour laisser agir son protégé.

S'il est si facile aux médiums commençants de tomber dans cette erreur, c'est qu'ils font fausse route en s'imaginant qu'ils doivent chercher à agir en tout pour le mieux d'une manière absolue, tandis que, au contraire, il suffit que chacun agisse pour le mieux relativement à son degré d'avancement. Il importe peu que l'on fasse toujours le bien, même quand on ne le comprend

pas, en se gouvernant par le conseil des plus avancés ; ce qui importe c'est que les hommes progressent le plus rapidement possible dans la voie du perfectionnement, et pour cela il faut qu'ils agissent par eux mêmes.

Si la Providence avait voulu qu'il ne se passât jamais rien de mal sur la terre, elle eût confié à des Esprits suffisamment instruits et puissants le soin d'empêcher qu'il ne s'y commît aucune action mauvaise. Mais son but était tout différent et, voulant que les hommes fussent fils de leurs œuvres, elle leur a permis de faire le mal dans une certaine mesure, sous peine d'en subir les conséquences. Les guides qu'elle leur a donnés sont là pour protéger leur faiblesse, pour diriger inostensiblement leur épreuve, mais non pour les conseiller de manière à leur éviter toute erreur, ce qui serait contraire à leur intérêt.

Il est nécessaire que les médiums à leurs débuts se rendent bien compte du mode d'action des guides, afin d'éviter les mystifications des esprits légers qui se présentent faussement comme tels. Tout Esprit qui cherche à entraver le libre arbitre d'un incarné, et qui donne des conseils directs et non des instructions générales, n'est pas un guide.

UN ESPRIT.

HISTOIRE NATIONALE DES GAULOIS

Par MM. ERNEST BOSC et L. BONNEMÈRE (1).

Pour nous qui croyons à la réincarnation et au retour périodique des mêmes esprits sur notre planète jusqu'à ce qu'ils aient atteint le degré de perfection qu'elle comporte, les questions historiques présentent toujours le plus vif attrait et lorsqu'il s'agit de l'histoire d'un peuple qui nous a précédé dans la même patrie, c'est avec un sentiment de curiosité émue et bienveillante que nous étudions ses mœurs, ses coutumes et les événements qui ont signalé son apparition sur la terre, parce que cette étude est comme un regard rétrospectif jeté sur notre propre existence. C'est pourquoi nous avons parcouru avec un intérêt soutenu *l'histoire nationale des Gaulois*, de MM. Ernest Bosc et L. Bonnemère. C'est un des travaux historiques les plus récents qui aient été faits sur le peuple que nous considérons à juste titre comme notre véritable ancêtre. Cette histoire se divise en deux parties : la première contient les détails les plus intéressants sur la patrie gauloise ; elle nous initie aux mœurs, coutumes, organisation religieuse et politique de la Gaule. La seconde est un résumé, une sorte de tableau vivant, de la lutte suprême de nos pères contre la puissance romaine et nous fait assister à ce

(1) Avec nombreuses figures dans le texte. Grand in-8 ; port payé, 8 fr.

drame sublime d'une nation conduite par un jeune chef âgé de moins de trente ans défendant son indépendance contre les conquérants du monde ; elle se termine à la défaite et à la mort de Vereingétorix succombant sous la politique astucieuse de César qui sut se ménager des intelligences parmi les chefs gaulois et décider quelques-uns d'entre eux à trahir au moment suprême le jeune héros dont la gloire les offusquait.

Nous suivrons dans notre analyse l'ordre que les auteurs ont cru devoir adopter eux-mêmes, d'autant plus qu'il est parfaitement justifié par la raison : en effet il convenait de nous dépeindre le caractère, les croyances religieuses, l'organisation politique et les mœurs sociales du peuple gaulois avant de nous raconter la résistance qu'il opposa à César et le superbe courage qu'il déploya dans la lutte entreprise pour éviter le sort commun des autres nations qui venaient tour à tour s'engloutir dans le vaste gouffre de la domination romaine. C'est dans la connaissance intime de l'esprit gaulois qu'on peut trouver le secret des succès relatifs de cette vaillante nation et de sa défaite dernière qu'elle aurait très probablement évitée avec plus d'union entre les diverses peuplades, et surtout entre les différentes classes de la société.

On se tromperait étrangement, si on pensait que l'ancienne Gaule était occupée par un peuple parfaitement uni, vivant sous un chef unique, et régi, comme la plupart de nos sociétés modernes, par un pouvoir fortement centralisé qui, à un moment donné, peut mettre en mouvement toutes les forces vives de la nation. Non, l'ancienne patrie gauloise n'était pas un corps de nation homogène, mais bien un ensemble de confédérations reliées par un bien faible lien politique et religieux : ces confédérations se subdivisaient en peuplades ou tribus, et celles-ci en clans ou parentés ; c'était le pouvoir morcelé et émietté à l'infini, et reposant en dernière analyse sur la tête des chefs de clans ou parentés qui avaient un sentiment profond de leur indépendance. Aussi les clans et les tribus voisines se jalouaient généralement, et il était difficile de trouver une autorité qui pût s'élever au-dessus de ces petits chefs locaux, et les contraindre à sacrifier leurs convenances personnelles à l'intérêt suprême de la patrie. Il y avait bien les Druides, assez puissants pour dominer la situation, mais ceux-ci, comme tous les membres des clergés anciens et modernes, étaient très attachés à leurs prérogatives ; et au lieu de chercher à apaiser ces dissensions, ils s'appliquaient au contraire à les exciter, afin de conserver et d'augmenter leur propre autorité à la faveur de ces rivalités. C'était l'application de la vieille maxime : *diviser pour régner*. Et comme les chefs, de leur côté, craignaient que le peuple, avec son esprit fier et égalitaire, ne vint à se soulever contre eux pour réclamer sa part de pouvoir dans la direction des

affaires, il arrivait fréquemment que les *colliers d'or*, ainsi nommés à cause de l'ornement qui était la marque extérieure de leur autorité, répondaient aux avances des prêtres et se liguèrent avec eux pour dominer les classes inférieures; et cette alliance de l'aristocratie et du clergé qui, pour le malheur des peuples a été si souvent renouvelée depuis, fut l'obstacle le plus puissant à la concentration des diverses peuplades gauloises en un corps de nation fort et homogène, capable de contrebalancer la fortune de Rome.

C'est cette unification de la patrie que Vercingétorix, le jeune héros de Gergovie, osa entreprendre malgré l'insuccès et la fin malheureuse de son père Keltil qui, lui aussi, avait rêvé le groupement des diverses confédérations gauloises. Mais les Romains, assez habiles pour comprendre que c'en était fait de leurs projets de conquête, si tous les Gaulois se rangeaient résolument sous un seul drapeau et obéissaient à une direction commune, surent ourdir de sourdes intrigues et éveiller la défiance des chefs des autres peuplades. Ils firent accuser audacieusement l'Arverne Keltil d'aspirer à la dictature et de vouloir rétablir la royauté depuis longtemps abolie. Le patriote Keltil fut cité devant le *concilium publicum*, ou assemblée de tous les citoyens, constituée en tribunal suprême. Son propre frère Gobanition, impatient de s'affranchir d'une supériorité qui l'humiliait, peut-être aussi, complice des menées romaines, se posa en accusateur de celui qui avait espéré un moment de fonder la grandeur de la Gaule sur l'union de tous ses enfants, et Keltil, impuissant à se défendre contre les haines accumulées par les ambitions particularistes, fut condamné à mort et exécuté; Gobanition prit sa place à la tête des Arvernes, et le parti anti-national s'empressa de bannir Vercingétorix, le jeune fils de Keltil et l'héritier de ses espérances.

Avant d'aborder le récit de la campagne entreprise par Vercingétorix contre César, examinons brièvement quelles étaient les croyances religieuses des anciens Gaulois. Nos ancêtres étaient essentiellement spiritualistes; ils croyaient à l'existence d'un Dieu unique, et les *Druides*, leurs prêtres, conservaient jalousement le dépôt de la foi nationale au fond des sombres forêts où ils accomplissaient leurs mystères religieux. Le *gui* était le grand symbole de la croyance à l'immortalité. Cette plante restant verte et portant ses fruits au cœur de l'hiver, à la saison où tous les arbres sont nus et dépouillés de leur feuillage, était l'image de l'âme qui vit encore et conserve toute son activité alors que le cadavre abandonné par elle reste couché sur la terre, inerte, et en proie à une inévitable désorganisation. A ce propos, on nous permettra de citer un *bardit*, sorte de poème du genre héroïque, se rapprochant beaucoup par la forme et l'élévation des pensées de notre ode

moderne : il a précisément pour titre le *gui* et contient comme le résumé des croyances de nos pères sur l'immortalité de l'âme :

Au mois noir, les feuilles brûlées
Par l'âpre baiser des gelées
Tombent des branches mutilées ;
Les arbres dressent vers les cieux,
Comme des squelettes rugueux,
Leurs troncs livides et noueux.
Parmi ce deuil de la nature,
Seul, un chêne sur sa ramure
Montre encore un peu de verdure :
C'est la plante d'Hésus, un gui,
Que le froid n'a pas allangui ;
L'invisible veille sur lui.

Bien que la branche qui le porte,
A tous les regards semble morte,
Du gui la sève est jeune et forte ;
Malgré l'hiver, ce noir faucheur,
Elle maintient dans sa fraîcheur
Des graines la mate blancheur.
La vie a bien des heures sombres
Et nos bonheurs ont bien des ombres ;
Des hivers bien grands sont les nombres :
L'homme qui prend Dieu pour appui
Lorsque tout meurt autour de lui
Peut tout braver comme le gui.

Cette confiance inébranlable de l'homme dans la divinité, cette ferme conviction que tout ne finit pas avec le corps, et que l'homme vient continuer dans de nouvelles existences les travaux restés inachevés, était bien faite pour inspirer à ces guerriers le dédain le plus absolu de la mort et des dangers de toute nature auxquels ils étaient exposés pendant la vie. Quel courage, quel entrain poussé jusqu'à la témérité, ne devait pas montrer en présence de l'ennemi, le guerrier qui avait assez de force d'âme pour oser adresser ce défi à la peste « *Bösen* » cette sombre et implacable adversaire de l'homme : c'est encore un *bardit* qui ne le cède au précédent ni par la forme, ni par la hardiesse de la pensée :

Tu frappes l'homme blanc d'effroi ;
Tu ne peux ranger sous ta loi
Le cœur qui n'a point peur de toi.
Quand l'orage gronde, terrible,
Au milieu du bruit, impassible,
Je prends les nuages pour cible.

Je nargue le brillant éclair !
Je ris du courroux de la mer.
Mon corps est plus dur que le fer.
Avec soin ta rage m'évite ;
Tes ongles, ô Bösen maudite,
Contre moi s'useraient bien vite !

Ne voit-on pas dans cette fière apostrophe au plus terrible des fléaux, l'âme tout entière du Gaulois qui se sent assez fort pour commander par l'action de l'âme à son organe corporel et résister par la puissance de la volonté à l'influence des causes de destruction les plus redoutables ? Cette mâle incantation ne constitue-t-elle pas une sorte d'auto-magnétisation par laquelle l'indomptable guerrier mettait tout son fluide périsprital en vibration et rendait ainsi ses organes inaccessibles à l'invasion des maladies contagieuses ?

A cette énergie de caractère, à ce superbe mépris du danger, les Gaulois joignaient le plus touchant respect pour les morts et la consolante certitude que leurs parents et amis disparus, se plaisaient à venir de temps en temps visiter ceux qu'ils avaient laissés sur la terre. Ainsi, il était d'usage dans les familles que chaque année, pendant la nuit du premier novembre, tous les

parents se réunissaient vêtus de blanc, qui était la couleur du deuil chez les Gaulois. Une table chargée des mets les plus exquis avait été dressée dans la principale pièce, et tous y pénétraient à la suite du chef tenant à la main une torche enflammée, avec laquelle il rallumait au foyer le feu éteint quelques instants auparavant pour symboliser la victoire momentanée de l'Hiver sur Héaul, le Dieu soleil. Tous attendaient dans le plus grand recueillement, persuadés que les parents morts viendraient prendre chacun leur part du festin qui leur avait été préparé, et dans lequel, par une délicate attention, on avait fait figurer principalement les mets qu'ils préféraient de leur vivant. Les Gaulois étaient tellement convaincus que les rapports de la vie terrestre se continuaient par-delà la tombe, que, lorsqu'un homme marquant venait à mourir, tous ceux qui lui étaient unis par les liens de l'amitié ou de la clientèle regardaient comme un devoir strict et absolu de le suivre dans un monde meilleur, de sorte qu'il n'était pas rare de voir nombre d'amis se donner volontairement la mort au moment des funérailles de leur chef.

(A suivre.)

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

Les forces non définies, PAR M. A. DE ROCHAS (1).

I

On se souvient peut-être que dans la *Revue Spirite* (2) j'ai parlé des hypothèses présentées par M. le Dr Richet à propos des faits que nous obtenons. Dans ce même article, je signalais un travail de M. de Rochas publié par la *Revue scientifique* (3) et relatif à la *Lévitacion ou enlèvement des corps*. Le savant auteur de cette étude nous donne aujourd'hui, dans un gros volume de 400 pages, le résultat de ses recherches patientes et des observations personnelles qu'il a faites.

Il y a, dans ce livre très complet, une partie historique et une partie expérimentale et il y est question non seulement de l'enlèvement des corps vivants mais aussi d'un grand nombre d'autres phénomènes. Des documents, puisés aux bonnes sources, nous fournissent la preuve que la lévitation est un phénomène incontestable, n'en déplaise à M. W. de Fonvielle qui, dans son dernier ouvrage, *Les Endormeurs*, critique, avec le style que l'on sait, les recherches de M. de Rochas. Quant aux expériences hypnotiques, elles sont des plus intéressantes. Quelques-unes ont été publiées par la *Revue scientifique* (4). On les retrouve, plus détaillées, dans les *Forces non définies*,

(1) 1 vol. in-8°. Paris, Masson. 1887.

(2) Nos des 1^{er} et 15 décembre 1885.

(3) N° du 12 septembre 1885.

(4) N° du 12 février 1887.

car cet ouvrage résume, je le répète, une quantité considérable de faits et la lecture de centaines de volumes.

D'après la *Revue scientifique*, qui a rendu compte, récemment, du nouveau livre de M. de Rochas (1), celui-ci « nous laisse croire, *sans l'affirmer* « *toutefois*, que toutes les forces non définies, inconnues ou mystérieuses, « auxquelles on a donné le nom de fluide magnétique, de force psychique, « de force neurique, d'influence *spiritique*, pourraient bien n'être que les « manifestations diverses de l'état électrique que présentent, à des degrés « divers, tous les objets inanimés et tous les êtres vivants qui peuvent ainsi « être considérés comme des aimants plus ou moins puissants. M. de Rochas, « ajoute la *Revue*, est au fond un disciple de Mesmer et de Reichenbach. « Récemment quelques modernes, MM. Durville, Chazarain et Dècle, ont « formulé des lois pour la polarité du corps humain. » Suit l'énumération de ces lois, que les spirites connaissent, puisqu'il a été parlé, ici-même, des travaux de MM. Chazarain et Dècle et des recherches de M. Durville.

Revenons aux *Forces non définies*.

M. de Rochas, en effet, n'affirme rien. Comme tous les chercheurs consciencieux qui s'aventurent sur le terrain mystérieux du magnétisme, il s'arrête en présence de certains faits qui semblent appartenir à un autre ordre et il ne conclut pas. Il dit bien que, dans l'hypnose, le sujet ne se souvient absolument que de ce qu'il a fait dans le même état cérébral et que l'on peut lui créer ainsi, par de simples impositions de mains, toute une série d'existences très diverses — ce qui est vrai. Les expériences, faites par lui avec un de ses sujets, qu'il a transformé, pendant trois jours, *en son fils*, le démontrent. Cependant, je le répète, il n'affirme pas qu'il en est toujours ainsi. Il se tient sur une prudente réserve. On en verra la preuve à la fin du récit qui va suivre et qui est emprunté au chapitre relatif à l'*État de crédulité*.

II

« J'ai déjà dit, raconte M. de Rochas, que Marie (un des sujets qu'il hypnotise) voit des Esprits quand elle est dans le sommeil magnétique et que « l'un de ceux avec lesquels elle se trouve habituellement en rapport est « un ancien habitant de son quartier, M. V. Ayant mené Benoît (autre sujet « de M. de Rochas) voir une de ces séances de spiritisme, je lui demande « s'il a connu M. V. ; il me répond que non. — Eh bien, je vais vous le montrer. Tenez, le voilà... Il le voit ; il lève la tête pour lui parler. »

On se rend bien compte de la scène. Ainsi voilà M. de Rochas, expérimentateur, qui se présente avec Benoît devant Marie, médium. Habituellement, lorsqu'elle est endormie, elle voit, ou prétend voir, un esprit,

(1) N° du 20 avril 1887.

nommé, V. Or, M. de Rochas veut que Benoît, qu'il hypnotise séance tenante, voie une image qui va être, pour lui, Benoît, la personnalité de V. Aussitôt le sujet dépeint un homme qu'il croit avoir devant lui. Jusqu'à présent nous sommes sur le terrain de la suggestion mentale. Reprenons, maintenant, le récit au point où je l'ai coupé.

M. de Rochas, ayant vu Benoît lever la tête pour parler à la personnalité imaginaire, dit :

« — Il est donc bien grand ? — Oh ! oui. — Comment est-il habillé ? — « Tout en noir. — En habit ou en redingote ? — Je ne vois pas bien. — Tendez-lui la main et dites-lui de vous contracturer. »
 « Il tend la main, ajoute M. de Rochas, et la main se contracture. — « Dites-lui de vous décontracturer... La main se décontracture. — « Demandez-lui s'il a connu votre père?... Et le dialogue s'engage entre « Benoît et l'esprit. »

Mais voyons ce que va faire Marie (le médium) et aussi un autre sujet, Rose, qui, paraît-il, se trouvait là.

« Marie, dit encore l'expérimentateur, suit cette scène avec un profond « étonnement. Je lui ordonne tout à coup de le voir aussi ; elle le voit. — « Est-il grand ? — Non. Suit alors un signallement assez vague et différent « de celui qu'avait précédemment donné Benoît, lequel continue à parler au « vide. »
 « Je fais également contracturer et décontracturer le bras de Marie. »
 « Même phénomène avec Rose, qui était aussi là, et qui se moquait des « deux hallucinés. »
 « J'appris le lendemain qu'après mon départ on avait interrogé, au moyen « de la table, M. V. qui naturellement a répondu que tout avait été pure « illusion. »

Ce phénomène de table n'ayant pas été observé par l'expérimentateur, qui le signale seulement pour compléter son récit, ne peut avoir autant de valeur que les faits précédents. Il démontre pourtant, si l'on admet la bonne foi de ceux qui l'ont obtenu, qu'une troisième personnalité s'est manifestée, dans ce cas, sans avoir été imposée par les pratiques de l'hypnotisme. Il semble donc résulter, de la dernière scène, qu'un phénomène *spirite* s'est produit lorsque l'influence de l'hypnotiseur ne s'est plus exercée.

La question de savoir de quelle nature était l'apparition vue par Marie est plus délicate. En effet, M. de Rochas ne nous dit pas :

1° Si, en disant à Benoît : *Tenez, le voilà !* il a eu l'intention d'imposer, à ce sujet hypnotisé, la vue d'une forme déterminée, créée par sa pensée à lui, M. de Rochas, et ressemblant à la forme humaine dont Benoît lui a fait la description.

2° Si, du vivant de M. V., ce personnage avait été connu de M. de Rochas, auquel cas celui-ci aurait pu avoir dans l'esprit le souvenir de l'aspect corporel de M. V.

3° Si le médium Marie avait dépeint quelquefois M. V. à M. de Rochas, lorsque ce M. V. en d'autres séances, se présentait à l'état d'esprit devant Marie.

4° Si la forme vue par Marie, ce jour-là, ressemblait à celle que possède habituellement, d'après ce médium, l'esprit V.

5° Si Rose — autre personne présente — a vu, elle aussi, dans cette séance, une forme humaine et comment était cette forme.

En l'absence de ces détails, il est difficile de se faire une opinion positive quant à l'apparition signalée par Marie.

L'auteur des *Forces non définies* peut-il y voir un fait de suggestion mentale ? Je ne le crois pas. Pouvons-nous y voir, de notre côté, un fait absolument spirite ? Non. Cependant il est bon de faire remarquer que M. de Rochas a semblé surpris du résultat. Je crois en trouver la preuve dans une note, de lui, qui accompagne le récit de ces singulières manifestations. « Je me borne, dit-il, à rapporter des faits, sans prétendre en rien conclure « relativement à la réalité des phénomènes d'un autre ordre dont ils sont « une sorte de contrefaçon. » C'est avouer, par conséquent, qu'il peut exister des phénomènes d'un ordre différent et que les expériences faites, si elles ont été favorables, en partie, à la théorie de la suggestion mentale, n'ont pas prouvé néanmoins que cette suggestion expliquait tout.

III

La franchise absolue de l'auteur apparaît ici, de même que dans toutes les autres parties du livre, qui est écrit de façon à ne blesser personne et dénote une érudition rare. On s'aperçoit, en le lisant, qu'il a été fait dans le but bien légitime d'arriver à la connaissance de la vérité tout entière, connaissance que nous devons ambitionner tous. Les phénomènes de l'hypnose présentent avec les faits spirites des connexions évidentes et l'on ne peut arriver à délimiter nettement les deux domaines qu'en connaissant bien les deux terrains. M. de Rochas a voulu aborder la question, qui est peu étudiée par les hommes de science. Un autre savant, auquel j'ai fait lire, il n'y a pas bien longtemps, plusieurs grands ouvrages spirites, m'a déclaré, en effet, que je lui présentais des choses absolument nouvelles pour lui. L'accord se ferait sans doute si les adversaires se rapprochaient et consentaient à examiner ces questions ensemble. Mais il faut pour cela des hommes comme M. de Rochas, qui ne craint pas de dire :

« Je ne prétends point contester la possibilité d'êtres invisibles d'une « nature différente de la nôtre et susceptibles d'actionner la matière. De « profonds philosophes l'ont admise à toutes les époques comme conséquence de la grande loi de continuité qui régit l'univers. Cette vie intel-

« lectuelle, que nous voyons en quelque sorte partir du néant et arriver graduellement jusqu'à l'homme, s'arrêterait-elle brusquement à lui pour ne reparaitre qu'à l'infini dans le souverain régulateur des mondes ? C'est peu probable. Je ne nie pas plus l'existence des Esprits que je ne nie celle de l'Ame en cherchant à expliquer certains faits sans avoir recours à leur hypothèse ; mais une question n'est réellement élucidée que quand des milliers d'observateurs l'ont envisagée chacun à un point de vue spécial ; c'est alors qu'en réunissant et en comparant toutes ces silhouettes, on peut espérer en saisir le relief. Dans les sciences physiques, il faut du reste procéder par approximations successives en élargissant peu à peu le domaine de nos conquêtes au lieu de se lancer sans gouvernail à travers l'océan sans limites de l'Occulte. »

Assurément c'est ainsi qu'il faut procéder ; et l'on ne saurait trop féliciter M. de Rochas d'avoir fait un livre qui fournit des matériaux nombreux aux chercheurs dont le désir est de voir le spiritisme s'établir sur des bases inébranlables.

ALEXANDRE VINCENT.

NÉCROLOGIE

On nous annonce le décès de M^r LAMBERT OLIVIER, mort à Herstal (Belgique) le 17 mai dernier, à l'âge de 72 ans. Ses convictions spirites ont été affirmées par sa famille qui, en tête des lettres de faire-part, a fait inscrire les principales maximes dont le spiritisme se fait honneur.

Notre frère en croyance, M. LUSSAN, de Paris, qui, il y a quelques mois à peine, perdait un de ses gendres, vient d'éprouver une nouvelle douleur. Sa nièce, madame LAFFARGUE, née Laure LUSSAN, s'est désincarnée le 4 courant, dans sa vingt-cinquième année. Mourir à cet âge, laissant un mari désolé, une famille éperdue, c'est là un des coups les plus affreux de la destinée. Le spiritisme seul, par la certitude qu'il donne de l'autre vie, peut consoler ces grandes douleurs.

Enfin, notre ami M^r Louis PRUDHOMME, Président de la Société parisienne des études spirites, nous annonce la mort de sa mère, décédée à Paris, le 9 courant, à l'âge de 65 ans.

A tous nos chers éprouvés d'ici-bas, nous exprimons toute la part que nous prenons à leur douleur bien naturelle ; aux esprits nouvellement désincarnés, nous disons : au revoir !

Nous recommandons aux spirites qui vont aux bains de mer, l'établissement de madame RAYMOND POGNON, au Havre. (Villa des Falaises, pavillon ouest.) Ils y trouveront, à des prix raisonnables, toutes les conditions de confortable et d'hygiène. Tous les dimanches, réunions spirites. Ces réunions deviennent quotidiennes quand de bons médiums séjournent à la villa des Falaises.

M^r JULES BÉLAY, médium somnambule-magnétiseur, qui habitait rue du Trésor, 6, à Paris, nous prie d'annoncer qu'il a transféré son domicile rue de Rivoli, 62.

Une personne anonyme nous envoie son offrande pour les victimes de l'Opéra-Comique. Nous joindrons cette petite somme à celle qui sera votée dans le même but par le Conseil d'administration de notre Société.

Le Gérant : H. JOLY.